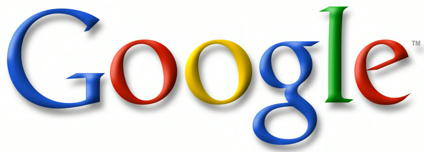
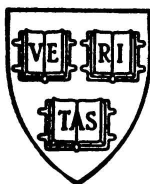



HD WIDENER
HW NNB6 Q


VE
RI
TAS

Cove

LETTRE
DE M. CHARLES-LOUIS
DE HALLER

MEMBRE DU CONSEIL SOUVERAIN DE BERNE,

A SA FAMILLE

POUR LUI DÉCLARER SON RETOUR A L'ÉGLISE
CATHOLIQUE, APOSTOLIQUE ET ROMAINE

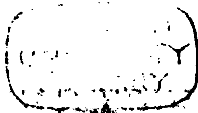
D'APRÈS LA TROISIÈME ÉDITION DE PARIS

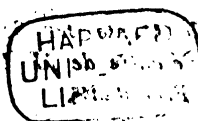
Suivie d'une lettre de M. le Comte DE STOLBERG *sur le même sujet, et d'une autre de M. le Comte* DE MAISTRE *à une Dame Protestante.*

Imprimées aux frais de la Société de l'Amitié Catholique
pour être distribuées *gratis.*

A TURIN.

Chez HYACINTHE MARIETTI Libraire
et Marchand d'Estampes, rue du Pô.
1821.




HAR
UN
LI

AVERTISSEMENT.

Cette lettre, partie de Paris le 13 avril, et arrivée à Berne le 17, y fut lue le lendemain, en présence de tous les membres de la famille de M. De Haller. Ils en furent vivement touchés, et ils se sont empressés d'assurer l'Auteur, que son retour à l'Eglise Catholique n'avait point affaibli leur attachement pour lui. Des personnes respectables ayant cru voir dans cette lettre quelques vérités utiles, M. De Haller a consenti à ce qu'elle fût rendue publique, et sans rien supprimer de ce qui se trouve dans l'original, il s'est permis seulement quelques légères additions.

LETTRE
DE M. CHARLES-LOUIS
DE HALLER

MEMBRE DU CONSEIL SOUVERAIN DE BERNE,

A SA FAMILLE

Pour lui déclarer son retour à l'Église Catholique, Apostolique et Romaine.

Ma chère et bien-aimée épouse, et vous mes très-chers frères et soeurs, beaux-frères et belles-soeurs, auxquels je suis bien tendrement attaché, soit par les liens du sang, soit par une alliance dont je m'honore, et par le souvenir de tant de bienfaits: je ne pensais pas que je serais jamais dans le cas de vous faire de Paris une ouverture qui vous surprendra et vous affligera peut-être, qui me coute aussi par cette seule raison, mais à laquelle la nécessité m'oblige, et qui, tôt ou tard, se tournera pour vous en consolation et en joie. Depuis longues années nous vivons ensemble dans la meilleure harmonie; le ciel l'a récompensée par toutes

sortes de bénédictions; accordez-moi encore votre amitié, écoutez-moi avec bonté, dans une des époques les plus décisives de ma vie.

Vous connaissez depuis long-temps, et par mes discours et par les bruits publics, mon penchant pour l'Eglise catholique, qui n'est autre chose que la société universelle des Chrétiens. Ce penchant ne date pas d'aujourd'hui; personne ne m'y a engagé, personne ne m'a sollicité; il est le fruit naturel d'un bon cœur, d'une raison saine, et de la grâce particulière de Dieu, qui, dans le cours de ma vie, m'y a conduit d'une manière presque miraculeuse. Mes frères et sœurs se rappeleront peut-être avec quelle équité feu notre père * parlait souvent des Catholiques au sein de sa famille; il les connaissait par nombre de relations littéraires, il les aimait, et en justifiait même la croyance sur divers points. Ce germe s'est développé dans moi, et malgré les erreurs de ma jeunesse, mon ignorance du moins ne fut jamais une répugnance. La beauté des temples catholiques éleva toujours mon âme vers des objets religieux; la nudité des

* Théophile-Emmanuel de Haller, du conseil souverain de Berne et baillif à Nyon, auteur de la *Bibliothèque de l'histoire suisse*, mort en 1786.

nôtres, dont on a fait disparaître jusqu'au dernier emblème du Christianisme, la sécheresse de notre culte me déplut, il me semblait souvent qu'il nous manquait quelque chose, que nous étions étrangers au milieu des Chrétiens. Vous trouverez déjà des traces de ces dispositions dans un Eloge de Lavater que je fis, il y a vingt et un ans, à Weimar. On avait reproché à cet homme célèbre le même penchant; je cherchai à le justifier, et quoique, hélas! je n'eusse alors d'autre religion que la religion dite naturelle, ou plutôt celle que je me faisais à moi-même, la manière dont j'y parlais par les seules lumières du bon sens, de la confession, de l'abstinence périodiques considérée comme un exercice de privation, de la décoration des temples, de la cérémonie du lavement des pieds, et même de l'unité de l'Eglise, frappa d'étonnement même de savans catholiques. Pendant mon émigration j'appris à connaître beaucoup de prélats et de prêtres catholiques, et quoiqu'ils ne me parlassent jamais de religion, ou du moins qu'ils ne cherchassent pas à ébranler ma croyance, je ne pus qu'admirer leur esprit de charité, leur résignation au milieu de tous les outrages, et, j'ose le dire, même

leurs lumières et leurs profondes connaissances. Je ne sais quelle secrète sympathie m'attira vers eux, et comment ils m'inspirèrent toujours tant de confiance. L'étude des livres sur les sociétés secrètes et révolutionnaires de l'Allemagne, me montra l'exemple d'une association spirituelle, répandue sur tout le globe pour enseigner, maintenir et propager des principes impies, détestables, mais néanmoins devenue puissante par son organisation, l'union de ses membres et les divers moyens qu'ils ont employés pour arriver à leur but; et bien que ces sociétés m'inspirassent de l'horreur, elles me firent cependant sentir la nécessité d'une société religieuse contraire, d'une autorité enseignante et gardienne de la vérité, afin de mettre un frein aux écarts de la raison individuelle, de réunir les bons et d'empêcher que les hommes ne fussent livrés à tout vent de doctrine; mais je ne me doutais pas encore, et je ne m'aperçus que beaucoup plus tard, que cette société existe dans l'Eglise chrétienne, universelle ou catholique, et que c'est là la raison de la haine qu'ont tous les impies contre cette Eglise tandis que toutes les âmes honnêtes et religieuses, même dans les confessions sépa

rées, se rapprochent d'elle du moins par sentiment. Pendant mon séjour à Vienne, bien que ma conversion eût pu alors m'être utile sous des rapports temporels, je n'y pensai même pas, et personne ne m'en parla. Tout au plus quelques bonnes âmes qui me voulaient du bien, voyant mon cœur sans haine et mon esprit sans préjugés, laissèrent percer des vœux ou de légères insinuations. Un jour, en passant devant une librairie, je vis un petit livre destiné pour le peuple, et où sont expliqués tous les rites et cérémonies de l'Eglise catholique, je l'achetai par pure curiosité, et je le possède encore. Quelle ne fut pas ma surprise en y apprenant tant de choses instructives, le sens, le but et l'utilité de tant d'usages que nous prenons pour des superstitions! Mais ce furent surtout mes réflexions et mes études politiques qui me conduisirent peu à peu à reconnaître des vérités que j'étais loin de prévoir. Dégoûté des fausses doctrines dominantes, et y voyant la cause de tous les maux, la pureté de mon coeur me fit toujours rechercher d'autres principes sur l'origine légitime et la nature des rapports sociaux. Une seule idée, simple et féconde, véritablement inspirée par la grâce de Dieu,

celle de partir d'en haut, de placer dans l'ordre du temps, et dans la science comme dans la nature, le père avant les enfans, le maître avant les serviteurs, le Prince avant les sujets, le docteur avant les disciples, amena de conséquences en conséquences le plan de ce livre, ou de ce corps de doctrine, qui fait aujourd'hui tant de bruit en Europe, * et qui, j'ose le dire, est destiné peut-être à rétablir les vrais principes de la justice sociale, et à réparer beaucoup de maux sur la terre. Je me représentais donc aussi une puissance ou autorité spirituelle préexistante, le fondateur d'une doctrine religieuse, s'aggrégeant des disciples, les réunissant en société pour maintenir et propager cette doctrine, leur donnant des lois et des institutions, acquérant peu à peu des propriétés territoriales pour satisfaire aux divers besoins de cette société religieuse, pouvant même parvenir à une indépendance extérieure ou temporelle, etc. Consultant ensuite l'histoire et l'expérience, je vis que tout cela s'était ainsi réalisé dans l'Eglise catholique, et cette seule observation m'en

* Restauration de la science politique, ou Théorie de l'ordre social naturel, opposé à la chimère de l'état civil factice. Wintersthur, 1816-1821, 4 vol. in-8.°

fit reconnaître la nécessité, la vérité, la légitimité. Des personnes pénétrantes parmi les Catholiques remarquèrent cette propension déjà dans l'*Abrégé de la science politique*, que je fis imprimer en 1808, et me dirent que je partageais leur foi sans le savoir. La lecture attentive et fréquente de la Bible me prouva bien plus encore que je ne m'étais pas trompé; car avec cet esprit de justice et d'impartialité que Dieu m'a donné, je ne pus y méconnaître d'innombrables passages qui n'ont de rapport qu'à un royaume de Dieu sur la terre, c'est-à-dire, une Eglise ou une société de fidèles, que saint Paul appelle le corps de Jésus-Christ, * ayant son chef et ses membres, destinés à maintenir et à perpétuer la religion chrétienne, à rassembler les bons, à les séparer des méchans, à les fortifier par leur réunion; passages que nos ministres ne citent jamais, parce que dans le sens protestant, il est impossible de leur donner une explication simple et naturelle. Le petit ouvrage que je publiai en 1811, sous le titre de *Religion politique*, ou de *Politique religieuse*, et qui n'est qu'un rapprochement de passages de l'Ecriture sainte sur les rapports et les devoirs sociaux,

* Tim. 3, 15.

fournit une nouvelle preuve de ces principes; bien que j'y aie gardé encore beaucoup de ménagement, et que peu de personnes aient pénétré toute ma pensée.

Ainsi, mes chers frères et soeurs, je puis dire, en vérité, que dès l'année 1808 j'étais catholique dans l'âme et protestant seulement de nom. Ce sentiment prit un nouveau degré de force en 1815, époque où la Providence, dans sa miséricorde, semble avoir réuni l'évêché de Bâle à notre canton, pour nous instruire et nous familiariser avec les véritables notions de l'Eglise universelle, et pour détruire tant de fatales préventions. Envoyé dans cette nouvelle partie de notre territoire, rédigeant les instructions pour l'acte de réunion et cet acte lui-même, j'appris à connaître des hommes distingués et des ouvrages plus célèbres encore qui m'étaient nécessaires ou utiles pour enrichir et perfectionner le quatrième volume de mon ouvrage, traitant des sociétés religieuses, ou des empires ecclésiastiques. Leur lecture nourrissait mon esprit et mon âme; peu à peu les derniers doutes disparurent, même sur le dogme, dont je m'étais jusqu'alors peu occupé; le bandeau tomba de mes yeux, mon esprit se trouva d'accord

avec mon cœur ; il me semblait avoir trouvé *la voie*, *la vérité*, *la vie*, et mon âme ayant faim et soif de vérité, me parut enfin satisfaite. D'un autre côté, je lisais aussi des auteurs protestans, principalement ceux qui traitent de ce qu'on appelle droit ecclésiastique : et le croiriez-vous, mes chers frères et sœurs, ce furent eux, plus encore que les écrivains catholiques, qui me confirmèrent dans mes sentimens. Leurs incertitudes et leurs variations éternelles, leurs contradictions, leurs réticences, et les concessions qui leur échappent parfois dans des momens de sincérité ; enfin ce ton de sécheresse, d'aigreur et de dédain, si peu conformes soit à la religion et à la charité chrétienne, soit aux égards dus à des frères aînés et à une Eglise encore aujourd'hui si nombreuse et si respectable, me prouvèrent que nous n'étions pas dans la vérité, parce que la vérité ne varie point, et ne se sert pas d'armes de cette espèce. J'entrevis au surplus, avec la plus grande évidence, ce qu'au fond les deux partis avouent, savoir : que la révolution du seizième siècle, que nous appelons la réforme, est dans son principe, dans ses moyens et dans ses résultats, l'image parfaite et le précurseur de

la révolution politique de nos jours; et mon aversion pour cette dernière me donna du dégoût pour la première. De ce dont le cœur était plein la bouche abonda, et tout le monde sait combien mes discours, en 1816 et 1817, roulaient souvent sur ces matières. Des théologiens protestans mêmes en furent souvent frappés, et m'approuvèrent dans les points principaux. Aussi les trois premiers volumes de la *Restauration* qui furent imprimés à cette époque, bien qu'ils ne traitent que des gouvernemens temporels, renferment déjà grand nombre de passages favorables à l'Eglise catholique, et pas un seul qui lui soit contraire.

Dans l'automne de 1818, des affaires particulières m'appelèrent à Naples. Faisant le voyage de Reggio à Rome avec une famille anglaise et un abbé français, il fut souvent question de matières ecclésiastiques, parce que l'aspect de l'Italie et de ses nombreux monumens en fournit l'occasion à chaque pas. L'abbé se trouvant un moment seul avec moi me fit l'éloge des sentimens équitables de ces Anglais pour la religion catholique, et sur ma réponse que cela ne m'étonnait pas, que la révolution avait ouvert les yeux à beau-

coup de monde ; et que j'étais aussi protestant, il ne voulut pas le croire. Il m'appliqua même ces paroles que notre Sauveur dit au centenier de Capharnaum : » *Pareille foi je ne l'ai pas trouvé parmi* » *les nôtres.* » Voyant mes dispositions, il insista fortement pour m'engager à retourner dans le sein de l'Eglise, que je reconnaissais pour véritable et légitime. J'y répugnais encore, soit par respect humain, ou pour ne pas faire de peine à ma famille, soit pour renvoyer cette démarche jusqu'à la fin de mes jours, soit parce que j'espérais peut-être que mon quatrième volume ferait plus d'effet en sortant, en apparence, de la plume d'un protestant. Sur cela, il cessa ses instances, mais il m'écrivit encore une lettre de Rome, où il me rappela seulement quelques passages de l'Ecriture sainte, et entre autre celui-ci : *Aujourd'hui que vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs.* [Ps. XCIV.]

Les choses en restèrent sur ce pied pendant toute l'année 1819, époque où je travaillais principalement au quatrième volume de la *Restauration*, dont chaque chapitre me confirma dans ma foi, et me prouva la nécessité, la vérité, la sainteté et les im-

menses bienfaits de l'Eglise catholique. Mon âme en fut émue au delà de toute expression. En automne, le duc Adolphe de Mecklenbourg Schwerin, passant quelques jours à Berne, vint me voir. Egalement rentré dans le sein de l'Eglise, et néanmoins réconcilié maintenant avec toute sa famille, ce prince aimable, voyant mes dispositions d'une part et mes inquiétudes de l'autre, m'informa que je pourrais être catholique en secret, obtenir dispense pour les actes extérieurs, et que grand nombre de protestans se trouvaient dans le même cas. Cette idée me calma, parce qu'elle m'offrait le moyen de satisfaire à ma conscience, sans aucun éclat public, que je désirais d'éviter. Toutefois je ne pris encore aucune résolution.

Quelques dimanches avant Noël 1819, je versais un matin des larmes dans mon cabinet, par une émotion religieuse, réfléchissant au passage de l'Ecriture que l'abbé français m'avait rappelé; inquiet sur l'éducation de mes enfans, et priant Dieu pour eux, quand ma femme vint me proposer d'aller au sermon, parce qu'un savant professeur prêchait. Je m'y rendis. Quel fut mon étonnement et mon émotion, en l'en-

tendant prendre pour texte ces mêmes paroles: *Aujourd'hui que vous entendez sa voix, n'endurcissez pas votre coeur!* Ce sermon semblait inspiré par la Providence même, pour être appliqué à ma situation particulière. L'orateur ne développa point son texte de la manière ordinaire: il parla de l'établissement du Christianisme et de l'Eglise chrétienne, de saint Pierre convertissant en un seul jour cinq mille infidèles, du grain de sénevé dont il résulterait un *grand arbre*, de la nécessité d'entrer dans le *royaume de Dieu*, du danger de renvoyer cette résolution jusqu'à la fin de ses jours, etc. Le soir j'eus une longue conversation avec l'auteur même de ce discours. Je lui fis remarquer que notre Eglise protestante ne présentait pas l'image d'un arbre, mais plutôt de feuilles dispersées, devenues le jouet des vents; qu'un arbre avait une racine, un tronc, des branches et des feuilles, tenant les uns aux autres, et que l'Eglise catholique seule me semblait porter ce caractère, comme ayant un chef et des membres, comme formant un troupeau soumis par une hiérarchie graduelle à un seul pasteur. La conversation s'engagea encore sur divers points, sur ce qu'on

doit entendre par le *royaume de Dieu*; sur la primauté de saint Pierre, sur la perpétuité du saint-siége, qui très-certainement a quelque chose de miraculeux, sur la difficulté de maintenir une croyance fixe dans l'Eglise protestante, etc. Le savant théologien m'écouta avec beaucoup d'intérêt, et ne put disconvenir de la justesse de plusieurs de mes observations. Il convint aussi que la séparation de l'Eglise universelle était un malheur, et se retrancha finalement derrière les objections ordinaires, sur les anciens abus introduits dans l'Eglise, et sur le déréglement de plusieurs de ses membres ou de ses chefs; objections qui me semblaient prouver bien peu, vu que chez nous aussi il y a des abus, et de très-grands; que l'histoire ne rapporte pas des choses fort édifiantes de Luther et de Calvin; que nos ministres ne sont pas plus irréprochables que les prêtres catholiques; qu'enfin parmi eux quelques hommes peuvent bien être corrompus, mais jamais l'universalité, encore moins la foi et la religion qu'ils enseignent.

Quant à moi, convaincu, par la Bible même, que le royaume de Dieu sur la terre ne consiste pas seulement dans la connaissance et l'accomplissement de ses préceptes (ce qui est sans doute son but et sa fin), mais aussi

dans les moyens extérieurs pour y parvenir, c'est-à-dire dans l'Eglise ou l'autorité établie pour enseigner, interpréter et propager ces mêmes lois divines, et nous procurer par là la paix et la joie dans le Saint-Esprit, qui est le dernier objet de cet empire céleste, je crus voir dans le sermon que je venais d'entendre, le doigt de Dieu qui m'indiquait le chemin à suivre, et il me décida. J'écrivis le lendemain à un ami qui seul connaissait mes dispositions et ma longue perplexité, le billet suivant :

« Je n'ai pu dormir cette nuit, et de dou- » ces larmes ont coulé de mes yeux. Le Sei- » gneur paraît avoir exaucé les prières de » tant de Chrétiens en ma faveur. Sa grâce » opère si puissamment en moi que je ne peux » ni ne veux plus y résister. Il m'est impos- » sible de vivre désormais dans cette éter- » nelle révolte contre Dieu et contre ma pro- » pre conviction. Allez donc à Fribourg, mon » respectable ami, dites à Monseigneur l'é- » vêque ce dont nous sommes convenus. Im- » plorez la miséricorde de l'Eglise en faveur » d'une brebis née dans l'erreur, entourée de » ses partisans, mais qui jette un regard de » tendresse vers la mère commune, et qui » n'attend que le moment propice pour se » réunir publiquement au troupeau de J. C.

» gouverné par ses légitimes pasteurs ».

La démarche fut faite, non pas de suite, mais après un intervalle de plusieurs jours de réflexion, pendant lesquels j'insistai encore. L'évêque, à qui mes ouvrages politiques m'avaient déjà fait connaître, me répondit par une lettre pleine de bonté et de charité, qui me fit fondre en larmes, et qui seule m'aurait fait reconnaître la divinité de cette Eglise, si je n'en avais pas été persuadé d'avance. Il me dit que depuis long-temps il m'avait envisagé comme un enfant de l'Eglise catholique, et qu'il n'était pas surpris de ma résolution, qu'il s'y attendait, qu'il m'en félicitait. Il entra dans toute ma position, dans la délicatesse de mes rapports de famille et de société; il m'annonça que l'Eglise se contenterait de la profession de foi, et que pour éviter un plus grand mal, ou pour faire un plus grand bien, je pourrais être dispensé des actes extérieurs pour un temps indéterminé; enfin il m'indiqua le petit nombre de préparations et de formalités à remplir. Néanmoins plus de huit mois s'écoulèrent encore, pendant lesquels je composai le petit ouvrage sur la constitution d'Espagne, et j'achevai le quatrième volume

de la *Restauration*, qui parut à la fin d'août 1820. Ce dernier ouvrage, bien qu'il ne traite que des sociétés spirituelles ou religieuses en général, et moins des dogmes que de la nature et de l'organisation de l'Eglise, est néanmoins écrit d'un bout à l'autre dans des principes catholiques, et renferme, pour ainsi dire, une profession de foi faite devant l'univers entier. L'évêque ne me pressa nullement pendant tout cet intervalle. Ce n'est point l'esprit de cette Eglise, comme vous le croyez peut-être; elle ne fait point violence, mais elle ouvre à celui qui frappe; elle voit venir, elle laisse faire la grâce de Dieu assez puissante quand une fois elle a touché le cœur de l'homme. J'aurais pu renvoyer encore; je n'ai rien précipité; il a fallu une lutte de dix à douze ans pour me décider; mais je n'avais plus de repos, ma résolution resta inébranlable. Enfin on arrangea le lieu et le jour avec toute la prudence possible; et ce fut le 17 octobre 1820, dans la maison de campagne de M. de Boccard, allié d'Affry, à Jetschwil, où l'évêque se rendit comme pour faire visite à la famille, que je fis ma profession de foi et ma confession générale; je reçus l'absolution, vu

mon sincère repentir, et le surlendemain, à six heures du matin, dans l'oratoire particulier de l'évêque à Fribourg, le sacrement de confirmation et celui de la communion, qui me donnèrent une force, un calme et une satisfaction inexprimables, dont aucun protestant ne peut se faire une idée.

Afin de ne pas faire d'éclat public, et de ne point affliger le cœur de mes parens, mon intention était de garder ce secret dans le fond de mon âme, et de ne le déclarer que dans un moment plus favorable, ou, si ce moment n'arrivait pas, du moins à l'approche de ma mort et dans mon testament. Cependant il n'est pas permis de renier sa foi. Aussi vous vous rappelerez, mes chers frères et soeurs, que lors des bruits qui coururent à la fin de décembre, et des questions qu'on me fit, je ne vous ai jamais dit que j'étais protestant; mais tout en vous avouant ma propension et même ma croyance, je vous ai répondu: Tantôt qu'extérieurement et *publiquement* je n'avais pas changé; tantôt que je ne pratiquais pas les actes de la religion catholique; tantôt que, pour l'apparence, j'étais toujours le même, et que je ne jugeais pas nécessaire de faire une démarche ou déclaration publique; ce qui

était bien conforme à la vérité. Si par hasard, ce dont je ne me souviens pas, il m'était échappé une expression qui eût eu l'air d'une dénégation, elle n'était pas dans ma volonté, et j'en demanderais pardon à Dieu et aux hommes. Un jour, dans une effusion de cœur et de tendresse, j'en fis même l'ouverture à ma femme : je l'instruisis des bruits qui couraient ; je lui avouai mon intime conviction ; je lui dis tout, excepté le dernier secret ; je ne lui cachai même pas, que si on m'interrogeait publiquement, je ne pourrais renier ma foi ; que je serais obligé de me déclarer, et qu'il semblait presque que Dieu voulait me forcer à donner cet exemple. A ma grande consolation, ma femme reçut cet aveu avec beaucoup de calme ; elle ne m'en fit point de reproche, et c'est ce qui me fait espérer que le ciel, écoutant mes ferventes prières, l'assistera de sa grâce, et adoucira l'amertume que je crains de lui causer. La seule chose qu'elle me dit, avec une tendre résignation, ce furent ces paroles : » si tu étais obligé de te dé-
» clarer, nous ne pourrions pas rester à
» Berne. Toutefois on peut vivre partout. »
Une autre fois, elle laissa échapper seule-

ment ces mots : » Si cela n'est pas in-
» dispensable, ne le fais point à cause de
» tes enfans. » C'était là aussi mon intention : on se contenta de mes réponses, et la tempête paraissait apaisée.

Mon voyage à Paris n'avait aucun rapport avec cet objet. Mon but était purement personnel et littéraire, comme je l'ai encore écrit d'ici à mon frère aîné ; mais à peine avais-je passé huit jours dans cette capitale, où je comptais enfin jouir de quelques momens de satisfaction, voilà qu'on me mande de Suisse, que deux folliculaires, n'aimant pas plus la religion protestante que la catholique, d'ailleurs éternellement ennemis de ma patrie et de ma personne, ne comptant pour rien la paix d'une famille et le bonheur d'un individu, annoncent au public ce qu'ils appellent mon changement, et que l'une de ces feuilles, quoique sans me nommer, désigne cependant le lieu et l'époque avec assez de vérité. Je ne saurais vous exprimer, mes chers frères et soeurs, dans quel état de bouleversement cette nouvelle a jeté mon âme. J'en devins malade, et vos peines seules formaient les miennes. J'ignore absolument par qui ce secret peut avoir été trahi,

mais j'en comprends toutefois la possibilité. Mon quatrième volume a excité une attention générale, et produit une grande sensation, tant en Suisse que dans l'étranger. Les catholiques en sont ravis de joie, ils en louent le Seigneur; grand nombre de protestans même l'approuvent et font de sérieuses réflexions. Chacun aura voulu savoir si j'étais en effet catholique, si mes actions répondaient à mes écrits, on aura fait des questions partout; un domestique aura peut-être fait et communiqué une conjecture; un autre l'aura grossie, un troisième l'aura affirmée comme une certitude, et en rapprochant les indices, la vérité finit par être devinée. Quoi qu'il en soit, je ne puis reconnaître dans tout ceci que le doigt de Dieu, qui se sert quelquefois des méchans mêmes pour exécuter ses desseins, et qui, par des événemens successifs, paraît vouloir décidément que je donne cet exemple au monde, et ne reste pas à moitié chemin. *Que sa volonté souveraine soit faite;* je dois m'y soumettre avec humilité. Après avoir donc versé bien des larmes, réfléchi des nuits entières, invoqué à genoux l'assistance du Saint-Esprit, et consulté des personnes sages et prudentes, je n'ai trouvé de calme

et de repos que dans la résolution de vous avouer toute la vérité, jusqu'ici couverte d'un voile, de confesser devant les hommes la foi que je confesse devant Dieu, et de porter, s'il le faut, la part de croix qu'il daignera m'envoyer ; me fiant à sa miséricorde, que, vu mon obéissance et mes instantes prières, il donnera à ma femme, mes enfans et ma famille, la force de supporter les peines et les tribulations qui seront les suites momentanées de cette résolution. J'en appelle à votre propre jugement, mes chers frères et sœurs, si je puis faire autrement, si le secret peut encore être gardé? L'éclat que je voulais éviter, est déjà fait par mes ennemis; il n'y a plus rien à y ajouter. Une réponse négative à ces articles de gazette, un démenti net et formel, tel que vous le demandez, n'est pas possible. Une réponse évasive ou ambiguë serait facile à faire, mais ne servirait de rien, et ne ferait qu'augmenter et prolonger notre commun tourment: ou elle serait prise pour une dénégation, ce qui ne peut s'accorder avec le devoir d'un honnête homme et d'un chrétien, ou bien l'on devinerait la vérité à travers le voile, et le but ne serait pas

rempli. Je passerais au contraire pour un homme irrésolu, craintif, vacillant, qui, par respect humain, n'ose pas avouer sa religion. Je serais éternellement dans une position fausse, louche, finalement mésestimé, tant des protestans que des catholiques. D'autres articles de gazette suivraient, on me tourmenterait toujours par des questions, tantôt en badinant, tantôt d'une manière sérieuse : vous connaissez mon ingénuité, qui rougit de tout ce qui a seulement l'apparence d'un mensonge, et tôt ou tard il faudrait pourtant dire la vérité. Ajoutez à cela la publication de mon quatrième volume, qui est répandu dans le monde entier, et qu'on réimprime déjà dans ce moment. Les annonces les plus flatteuses en ont été faites dans divers journaux littéraires : de toutes les parties de la Suisse et de l'Allemagne, il m'est arrivé des lettres de remercîment, et de touchans témoignages de satisfaction. Bien certainement personne ne le réfutera, mais aussi personne ne croira qu'après un tel livre on puisse rester protestant. Ce serait une contradiction choquante, qui ôterait toute force persuasive à un ouvrage destiné peut-être à produire de grands effets. Si au contraire,

prenant une résolution vertueuse, et me soumettant à la volonté de Dieu manifestée par tant de signes, j'avoue toute la vérité, il en résultera sans doute pour vous de la surprise et de l'affliction; mais elle passera bientôt, comme tant d'autres exemples l'ont prouvé: on sera forcé d'estimer un homme qui, sans aucun avantage temporel, sacrifiant au contraire ses plus chers intérêts, luttant contre des sollicitations qui lui brisent le coeur, ne renie point la foi dont il est convaincu, et la tranquillité me sera acquise pour le reste de mes jours. Vous-mêmes, mes chers amis, j'en ai la persuasion intime, vous ne cesserez de m'aimer, et moi, par la raison même que je suis chrétien catholique, je vous aimerai plus tendrement encore. Au reste, tout ce que la douceur et l'amitié peuvent exiger ou permettre de ménagemens, pourvu que ma conscience soit satisfaite, je les observerai de bien grand coeur, et je m'en rapporte à ce sujet aux voeux et aux conseils de ma famille. Croyez-vous qu'il faille faire la déclaration au gouvernement? je vous y autorise, et vous pourrez même donner des copies de cette lettre. Convient-il de demander la démission de mes places, surtout de

celle du conseil secret, quoique aucune loi ne m'y oblige, et qu'il faudrait plutôt donner l'exemple contraire? je le ferai bien volontiers. Depuis long-temps je suis dégoûté de ces places, soit parce que je ne puis y faire aucun bien, soit par mon vif desir d'employer le peu de vie qui me reste, au salut de mon âme et à l'achèvement d'un ouvrage pour lequel la Providence semble m'avoir plus particulièrement destiné. Pensez--vous même qu'il serait nécessaire ou convenable de quitter Berne, du moins pour quelque temps? ma fortune, bien que médiocre, y suffit, et j'espère que ma tendre épouse ne m'abandonnera point; mais, s'il est possible, je voudrais vivre et mourir dans ma patrie. Quant à mes chers enfans, j'adresse des voeux au ciel pour qu'il les dirige lui-même dans la bonne voie; mais ils sont déjà trop âgés pour que je veuille les engager malgré eux, quoique les lois elles-mêmes exigent la religion du père. Fasse le ciel que tôt ou tard leur volonté et celle de leur mère n'y soient pas contraires; mais avant tout il faut leur propre et libre conviction. Ce qui me console en attendant, c'est ma persuasion intime, que bientôt peut-être il se sera passé des événemens en Europe

qui faciliteront ces sortes de retours à des millions de nos frères séparés ; nombre de préjugés disparaîtront, les exemples se multiplieront, et si en ce cas mes enfans inclinent vers l'Eglise universelle, ils n'auront pas à soutenir la même lutte que leur père.

Maintenant, mes chers frères et sœurs, et vous surtout, tendre compagne de ma vie, si après cet exposé ingénu et cet aveu sincère il m'est permis d'ajouter quelques motifs de consolation, songez d'abord que ce n'est pas ma propre volonté, mais celle de Dieu qui a dirigé tout cela. Jamais je n'ai désiré, encore moins recherché cette espèce de renom ou de célébrité littéraire qui cause des inquiétudes à ma femme et qui, pour quelques momens de satisfaction, n'est en effet qu'une source de chagrins, une couronne d'épines. Mais pour le bien du monde il faut aussi des hommes qui se prononcent, qui défendent ou rétablissent la vérité, surtout dans une époque de grande crise ; et en pareil cas, on n'est pas son propre maître, c'est une Providence supérieure qui assigne à chacun sa place. Si j'avais pu m'imaginer que je fusse destiné à jouer ce rôle, jamais je ne me serais engagé dans les liens du mariage ;

afin de n'associer personne à mon infortune : le ciel en a décidé autrement ; il a eu ses desseins. N'attribuez pas ce que je vais vous dire, à un vain amour-propre ; on est bien loin de ce sentiment, quand on pleure, et qu'on souffre jusqu'au fond de l'âme : mais en considérant le cours de ma vie, je ne puis plus en douter, mes chers amis, je suis un instrument dans la main de Dieu qui a daigné me choisir pour préparer ou exécuter quelque dessein de sa miséricorde, et qui me conduit d'après sa volonté, et non d'après la mienne. C'est lui qui m'accorda ces dons du coeur et de l'esprit, qui dès ma tendre enfance me firent aimer la vérité avec passion, et combattre l'erreur, ou ce qui me paraissait tel ; c'est lui qui m'inspira plus tard ces idées simples et heureuses, dont le développement me fit découvrir un nouveau monde de vérités ; c'est lui qui, depuis seize ans, me donne cette application exclusive au même objet, ce courage moral dont je m'étonne souvent moi-même, cette persévérance inébranlable, malgré tant de dégoûts et de chagrins, malgré mon extrême sensibilité, et ma timidité naturelle. Ne voyez-vous donc pas ce que tant d'autres ont observé ?

Il suscite un républicain pour asseoir et rétablir les monarchies sur leur véritable base; un homme simple et peu instruit, dont l'éducation fut assez négligée, pour confondre la science la plus orgueilleuse des savans, celle dont il fut lui-même imbu dans sa jeunesse, dont il partagea un instant les erreurs, un laïque enfin et un protestant, le descendant d'un réformateur même, pour faire briller l'Eglise universelle d'un nouvel éclat, et la défendre avec des armes qu'on n'avait pas encore employées. Croyez-vous que j'aie jamais eu cette pensée-là; que sans l'appui d'une force supérieure j'eusse pu l'exécuter, triompher de tant d'habitudes, déraciner tant d'idées reçues de mon enfance, résister à tant de liens qui me sont chers comme la prunelle de mes yeux? Je vous le demande, n'y a-t-il pas dans tout cela quelque chose de surnaturel?

Au surplus, mes chers amis, qu'est-ce donc que d'être catholique, mot qui vous effraie par les préjugés de votre éducation? Si j'étais devenu athée, impie, membre de sociétés anti-chrétiennes ou séditieuses, on n'aurait rien dit; quelques bonnes âmes seules auraient gémi en secret. Si je m'étais

lié à d'autres sectes, également séparées de la religion dominante et de la croyance de nos pères, sociniennes, moraves, mystiques, méthodistes, etc., on l'eût peut-être approuvé, ou tout au plus blâmé comme un excès de zèle: mais se réunir à la société universelle, à la grande communauté des chrétiens, la plus ancienne, la plus nombreuse; celle dont furent nos ancêtres, et qui est répandue sur tout le globe, qui, quoi qu'on en dise, est toujours restée la même, qui n'est sortie d'aucune, et dont toutes les autres sont sorties, serait-ce donc une faute irrémissible? Être catholique, mes chers frères et soeurs, ce n'est donc point être superstitieux, c'est tout simplement être chrétien, membre de cette société de fidèles unis sous le même chef, dans la même foi, le même culte par toute la terre; de cette société qui, en quelque pays que vous soyez, vous fait rencontrer des amis et des frères, vous offre partout la même croyance, la même règle des actions, les mêmes secours de charité dans toutes les peines et toutes les infortunes. Cette communauté a-t-elle quelque chose de si effrayant? Ne voyez-vous pas qu'elle forme la plus grande et la

plus belle des patries? Pour moi, elle m'est plus chère encore, depuis que presque tous les autres liens sociaux sont relâchés ou brisés.

Vous me parlez d'un changement de religion, d'une abjuration de la foi de nos pères : mes amis, un protestant qui devient catholique, ne change pas, à bien parler, de religion; il rentre seulement dans le sein de l'Eglise; c'est une brebis errante qui cherche le pasteur et le troupeau légitimes, un enfant perdu qui retourne dans la maison de son père, un soldat égaré, prêt à défendre la même cause, mais qui rejoint le corps d'armée, et obéit à son chef. Tout ce que les protestans croient ou affirment de croire, les catholiques le croient aussi, et plus fermement encore, le symbole est le même dans les deux confessions. Vous voyez encore dans le vôtre l'Eglise chrétienne universelle, et la communion des Saints, c'est-à-dire, des chrétiens; seulement, parmi ces sectes diverses, on ne sait jamais vous montrer où elle est, et à quel signe on peut la reconnaître. Ainsi, mes chers frères et sœurs, en y rentrant, on n'abjure pas sa religion, on renonce seulement au schisme, c'est-à-dire à la séparation de l'Eglise, aux

rêveries de son propre esprit, qui, selon l'Ecriture, est la cause de tous les égaremens. Il n'est pas un écrivain protestant, même parmi les réformateurs, qui ne déplore cette fatale séparation qui, depuis trois siècles, divise des frères faits pour s'aimer et se soutenir. On l'attribue à des circonstances extraordinaires, à des abus vrais ou supposés; mais ces circonstances n'existent plus, ces abus ont cessé; ils ont été réformés par l'Eglise elle-même; pourquoi ne pas s'y réunir? Au surplus, mes chers frères et soeurs, songez que si personne n'avait embrassé une autre foi que celle de ses pères, le monde ne serait pas devenu chrétien, nous vivrions encore dans l'idolâtrie et le paganisme. Tout est-il donc égal, l'erreur ou la vérité une fois reconnue? N'est-ce pas plutôt Luther et Calvin qui ont abandonné et fait abandonner à d'autres l'antique foi de leurs pères, tandis que moi j'y retourne? Et nous-mêmes, avons-nous encore la religion de nos pères immédiats, celle qui nous fut transmise dans notre jeunesse? nos enfans recevront-ils la même foi? Hélas! quel changement déplorable s'est opéré parmi nous seulement depuis trente à quarante ans! Il n'y

a plus de croyance commune, chacun se fait une religion à part, ou n'en reconnaît aucune; chacun explique la Bible selon sa fantaisie, ou n'y croit pas du tout; nos ministres mêmes sont divisés entr'eux, et ne savent plus ni ce qu'ils croient, ni ce qu'ils doivent enseigner; l'un affirme le matin ce que l'autre réfute l'après-dînée; et ces contradictions commencent à choquer les laïques eux-mêmes; car si les pasteurs ne savent plus le chemin, comment les brebis devront-elles se fier à leur conduite? Pour nous en consoler on va jusqu'à nous dire que la religion doit se modifier et se réformer continuellement, en sorte que ceux qui me reprochent d'avoir changé, changent eux-mêmes tous les jours. J'avoue qu'il m'est impossible de vivre dans cette anarchie dans laquelle je ne vois que le caractère de l'erreur, et tout l'opposé d'une société religieuse. Mon cœur aimant a besoin de tenir à quelque chose de stable, et je ne le trouve que dans l'Eglise catholique; elle a ce caractère d'immutabilité imprimé à tous les ouvrages du Créateur.

Vous êtes effrayés peut-être de quelques dogmes de l'Eglise catholique; mes amis, toute religion a ses mystères, ils sont né-

cessaires pour humilier notre orgueil, pour affermir notre foi et pour élever notre âme jusqu'à l'incompréhensible, c'est-à-dire, à la Divinité. Tout est miracle dans la nature; nous en voyons, nous en sentons les résultats, mais nous n'en comprenons ni la possibilité, ni les causes. Dieu même, son auteur et son législateur invisible, que nous ne connaissons que par les yeux de la foi et par les effets de sa puissance, n'est-il pas le plus grand des mystères? Mon célèbre aïeul * n'a-t-il pas déjà dit, que de toutes les objections des impies, celle tirée de l'incompréhensibilité était la plus absurde de toutes? Plusieurs dogmes de l'Eglise protestante surpassent tout aussi-bien notre entendement que ceux que vous croyez particuliers à l'Eglise catholique. Au reste, quand une fois on reconnaît la Divinité de cette Eglise, il faut écouter ceux dont Jésus-Christ a dit: *Qui vous écoute, m'écoute;* et je ne prétends pas en savoir plus que tant de beaux génies depuis 18 siècles. Enfin l'Eglise trouve ses dogmes dans l'Ecriture sainte que vous admettez aussi. Pourquoi lui refuseriez-vous

* Albert de Haller, membre du conseil souverain de Berne, seigneur de Goumens-le-Jux et Eclagnons.

le droit de l'interpréter que vous invoquez pour vous, et même pour chaque individu? Du moins elle l'explique d'une manière conforme à toute l'antiquité et à l'immense majorité des chrétiens, d'une manière enfin qui porte dans le cœur de ceux qui croient une force surnaturelle et d'ineffables consolations.

Vous trouvez sans doute qu'il y a trop de cérémonies, et l'on vous dit que cette religion ne consiste que dans le culte extérieur. Mes amis, j'avais pensé comme vous, mais j'ai vu que nous jugions sans connaissance de cause, et j'ai été bien désabusé. Lisez les écrits célèbres des docteurs catholiques, les superbes mandemens de leurs évêques, les sermons de leurs orateurs, leurs sublimes commentaires des écritures, la magnificence de leurs cantiques et de leurs prières, et ces admirables livres de dévotion et de morale; et vous verrez s'ils n'ont pas des idées aussi grandes, aussi élevées, aussi pures sur la religion intérieure, que les nôtres, et peut-être bien davantage. Quant aux cérémonies et aux pratiques du culte extérieur, elles sont l'expression naturelle de la foi, elles ont toutes un but et un sens moral, pour fortifier les bonnes habitudes

et pour élever l'âme aux idées religieuses. Au reste, ce ne sont pas des choses absolument nécessaires, elles peuvent, ainsi que chez vous, varier selon les circonstances, et elles varient en effet comme des objets de pure discipline. S'il y en a trop chez les catholiques, très-certainement il y en a trop peu chez les protestans, et j'aime encore mieux l'excès que le défaut du bien. Simple fidèle, ce n'est pas à moi à juger l'Eglise; quelle confusion ne régnerait-il pas, si chacun voulait réformer à sa manière? Dans nos républiques, nos gouvernemens temporels, tous les usages, toutes les formes ne me plaisent peut-être également pas; et cependant je suis obligé de m'y soumettre, de les suivre, si je veux rester membre de cette société.

Vous croyez peut-être que la Bible suffit, qu'elle est la parole de Dieu, et que chacun peut y puiser sa religion ? Ah ! mes chers frères et soeurs, les catholiques connaissent la Bible aussi bien que nous; ils la citent plus fréquemment, ils en recommandent la lecture aux fidèles, et surtout ils y croient avec une foi plus vive que la nôtre; enfin il m'a toujours semblé qu'ils l'expliquent encore et qu'ils l'appliquent

d'une manière bien plus élevée et plus spirituelle. C'est eux qui nous l'ont donnée, comme tout ce que nous avons encore de bon et de chrétien ; sans l'Eglise catholique, nous n'aurions pas même la Bible ; c'est sur son témoignage que nous croyons à sa divinité, son intégrité, son authenticité ; seulement elle pense, et j'ai toujours cru que cela devait être ainsi, que lorsqu'il s'élève des doutes ou des contestations sur le sens, c'est à l'Eglise seule à l'interpréter. La Bible est un livre ou une collection de livres saints de l'Eglise ou de la société chrétienne, mais elle n'est pas cette société elle-même, pas plus que les lois écrites ne forment à elles seules ce qu'on appelle un royaume temporel. Elles seraient une lettre morte, sans l'esprit de cette autorité dont elles émanent et qui les vivifie. Le Christianisme a existé avant la Bible, du moins avant le Nouveau-Testament, les Apôtres mêmes ne l'avaient pas encore. Où avez-vous jamais vu dans le monde une religion se propager et se conserver pure, avec le secours d'un livre seul, que les uns ne lisent pas, et que les autres comprennent mal, livré à l'interprétation arbitraire de chacun, sans sacerdoce et sans ministère ? Ne sentez-vous pas

que d'après ce principe, on pourrait abolir aussi nos temples, nos pasteurs, nos écoles et nos catéchismes? Nous en voyons déjà les effets déplorables par la multitude des sectes bizarres et quelques fois même abominables qui désolent nos villes et nos campagnes; sectes contre lesquelles il n'y a point de remède, d'après le prétendu droit de l'interprétation individuelle, et qui finiront par y détruire toute religion, par produire de terribles bouleversemens, ou par nous ramener forcément à l'unité catholique.

Vous vous plaignez enfin que l'Eglise catholique vous condamne, qu'elle prétend que vous ne pouvez vous sauver hors d'elle. Ah! mes amis, que vous connaissez peu l'immense charité de cette bonne mère, que nous avons si imprudemment abandonnée, bien plus pour notre malheur que pour le sien! Elle ne condamne pas vos personnes, mais seulement vos erreurs, ou les faux principes que l'on vous enseigne, tout comme le médecin ne condamne que la maladie et non le malade; elle ne vous haït point, elle vous aime, elle vous appelle ses frères, bien que séparés, tandis que vous ne donnez jamais

aux catholiques ce titre amical; elle prie pour vous tous les jours au pied des autels; elle gémit d'avoir perdu tant d'enfans qui lui sont chers, qu'elle voit livrés à tous les loups, c'est-à-dire, à tous les faux docteurs, et privés de tant de moyens de sanctification. Toutes les sectes sont conjurées contre elle, non par une foi commune, mais par une haine commune, et c'est précisément ce qui m'a prouvé qu'elle devait être la véritable, parce que toutes les erreurs, même les plus opposées entre elles, s'accordent aussi en ce qu'elles haïssent la vérité, ainsi que vous voyez de nos jours toutes les sectes politiques se diviser à l'infini par leurs constitutions bizarres, et leurs pouvoirs factices ou usurpés, et ne se réunir que dans leur acharnement contre tout souverain naturel et légitime. L'Eglise Catholique seule rend amour pour haine, bienfaits pour insultes; elle fait du bien même à ses ennemis; elle soulage, elle console tous les infortunés, de quelque pays et de quelque croyance qu'ils soient. Où avez-vous jamais vu un véritable catholique qui vous ait fait du mal? Pour moi je n'en ai reçu que du bien dans tout le cours de ma vie, et il m'est impossible

de haïr ceux qui m'aiment. Et s'il est permis de citer des choses purement temporelles à l'appui d'une vérité générale: Berne, notre patrie même, dans toutes les crises de son existence, où a-t-elle trouvé des amis, si ce n'est parmi ses anciens frères, les catholiques? Qui, au contraire, lui a envié ce bonheur dont elle jouissait autrefois; qui a constamment cherché à lui nuire; qui l'a abandonnée dans tous ses dangers? Regardez autour de vous, je ne vous le dirai pas. Temporellement du moins, on ne se sauve pas, en flottant à tout vent de doctrine, en n'ayant aucune croyance fixe et commune. Dans les guerres de ce monde on ne se sauve pas, on ne remporte pas la victoire, si chacun combat ou s'endort à son gré, si chacun veut commander et personne obéir. Il en est de même dans les guerres que nous livrons à l'enfer, c'est-à-dire, aux puissances invisibles du mal et de l'erreur. Quant au salut éternel, ce calme uni à la vie, dont le salut, ou la santé de l'âme dans cette vie est la condition, l'image et le précurseur, si vous êtes de bonne foi, croyant sincèrement à la vérité de votre religion, chrétiens de coeur, et remplissant les devoirs que cette qualité vous impose,

sans doute que Dieu n'impute point l'erreur invincible. Mais moi, convaincu, depuis douze ans, que nous sommes dans la fausse voie; certain que l'Eglise catholique est l'Eglise légitime et véritable, l'Eglise du Dieu vivant, la colonne et le fondement de la vérité, * ne devrais-je pas *me condamner éternellement moi-même*, si je ne m'y réunissais pas, surtout lorsque le doigt de Dieu m'y invite d'une manière si évidente? Je ne suis point assez téméraire pour juger de la miséricorde de Dieu dans une autre vie; mais il me paraît démontré, que sans le retour sincère à la religion et à l'Eglise catholique, il y a peu ou point de salut sur la terre, et que c'est pour cela aussi que Jésus-Christ est venu l'établir.

Pardonnez-moi, mes chers amis, cette longue effusion de mon coeur, dans une affaire aussi importante; j'ai pensé qu'une profession de foi aussi sincère ne pourrait que toucher des âmes bien nées; et y a-t-il de plus belles âmes que celles que le ciel m'a accordées dans mes parens, dans mes frères et soeurs de sang et d'alliance? Jamais je ne pourrai lui en témoigner assez de

* Epit. à Timoth., ch. 3, v. 15.

reconnaissance. Consolez-vous, votre frère ne sera pas isolé, et le bras de Dieu le soutiendra. N'en doutez pas, nous vivons dans une des plus grandes crises du monde, et des événemens incroyables vont se préparer. Du milieu des ruines apparentes, et purifiée par le malheur, l'Eglise antique et universelle se relève plus sainte et plus majestueuse que jamais, après une longue et terrible persécution. Partout elle gagne des âmes, même sans aucune protection des puissances temporelles. Une espèce de jugement général s'approche, et qui sait si ce n'est pas le dernier? Le monde est partagé entre des chrétiens unis au centre commun du siége de saint Pierre d'un côté, et les impies ou les ligues anti-chrétiennes de l'autre. Ces deux partis seuls se combattent, parce que seuls ils sont organisés; mais tout ce qu'il y a encore d'âmes honnêtes et religieuses parmi les protestans, se rattachent déjà et doivent se rattacher plus ou moins à leurs frères catholiques, sous peine que, vu leur dispersion et le défaut d'une croyance commune, on ne les confonde avec les ennemis du christianisme, et qu'on ne leur dise; D'où venez-vous? à qui tenez-vous? je ne vous connais

pas. Aussi des milliers m'ont précédé, des milliers me suivront. Jamais les conversions n'ont été si fréquentes et si éclatantes que de nos jours. Vous en verrez des exemples encore bien plus remarquables que le mien, et je pourrais vous en citer déjà de bien frappans dans toutes les classes, depuis les princes souverains et les savans de ce monde, jusqu'aux ouvriers et jusqu'aux ministres protestans eux-mêmes, tant en Angleterre, qu'en Allemagne et en Suisse. Qui sait même si j'ai fait autre chose que de vous montrer le chemin ? Entre croire et confesser il y a bien peu de différence. Vous m'accordez le fond, pourquoi la forme vous blesserait-elle ? Ah ! laissez, laissez-moi donc cette liberté de conscience que vous invoquez pour tous les autres : oui, je vaincrai votre répugnance, si tant est qu'elle existe ; je vous forcerai de m'aimer malgré vous ; je vous prouverai par ma conduite, si elle n'est pas sainte, la morale que m'impose cette antique religion de nos pères, à laquelle je suis retourné. Je serai meilleur mari, meilleur père, meilleur frère ; je remplirai tous mes devoirs de société avec plus de scrupule encore qu'auparavant. Ne me refusez donc

pas votre amitié, ce qui briserait mon cœur sans changer ma foi. J'ai prié pour ma femme, et de nombreux chrétiens ont réuni leurs prières aux miennes. Dieu les exaucera, il l'assistera de sa grâce, pour supporter les peines passagères que je lui cause, peut-être même pour les changer en satisfaction. Mais si elle était encore triste et désolée, je vous la recommande: songez qu'elle est votre sœur, la mère de mes enfans, la compagne de ma vie; qu'elle a partagé avec moi bien plus de peines que de plaisirs. Entourez-la de votre amour, de vos tendres consolations; versez du baume dans son cœur; dites-lui que je n'ai pas fait une mauvaise action, que vous m'aimez encore; alors le calme renaîtra, son courage se relèvera, et nous passerons ensemble des jours, sinon sans tribulation, du moins pleins de douceur, d'union et de concorde. La Providence aussi aura soin de mes chers enfans; j'espère leur léguer la bénédiction de Dieu, et un nom qui ne les laissera pas sans amis dans le monde. Quelques émotions salutaires, quelques exemples de la vertu souffrante ou de l'innocence persécutée, ne feront que du bien à leur âme. Souvent j'ai craint pour eux

cette prospérité non interrompue, qui trop communément enfante et nourrit l'orgueil, endurcit et dessèche le coeur. Enfin, mes chers frères et soeurs, s'il m'est permis de prier aussi pour moi, de vous conjurer, dans cette semaine sainte, par la charité de notre commun Sauveur Jésus-Christ, ne me laissez pas attendre la réponse à cette longue lettre; tirez-moi des mortelles inquiétudes qui ont troublé tout mon séjour ici. Dites-moi que la grande crise est passée, que vous me conservez votre affection, que ma femme aussi se soumet à la volonté de Dieu, que je peux venir vous embrasser, et voler dans vos bras. Mais, dussent d'autres souffrances m'être encore réservées; dussiez-vous même, ce que je suis loin de penser, m'abandonner aussi, et vous éloigner plus ou moins de moi, je ne vous en aimerai pas moins jusqu'à mon dernier soupir, peut-être plus prochain qu'on ne le pense, vu l'affaiblissement de ma santé, causé par tant de travaux, par mon extrême sensibilité, et par de continuelles émotions morales.

Paris, ce 13 avril 1821.

CHARLES-LOUIS DE HALLER.

LETTRE

Friedrich Leopold, count von

DU COMTE DE STOLBERG — Stolberg

*A M. le Comte de ***, Prussien et Luthérien, qui avait témoigné un grand désir de connaître ce qui pouvait l'avoir engagé à se faire Catholique.*

Quelque peu que j'aie l'honneur d'être connu de Votre Excellence, vous ne devez pas être surpris, Monsieur le Comte, de la confiance que j'ose vous témoigner en vous écrivant à mon sujet. La droiture et la candeur de votre caractère m'inspirent cette confiance. Je vous connais, Monsieur le Comte, par la personne du monde que je respecte le plus, Madame votre sœur, dont vous êtes si tendrement aimé. C'est par elle que je sais l'intérêt que vous avez pris à mon changement de Religion; changement qui a paru vous surprendre: il est rare en effet qu'un Protestant de cinquante ans embrasse la Religion Catholique.

Ce serait abuser de votre patience, et sortir des bornes naturelles d'une lettre, que de vous présenter un exposé de mes

motifs: vous n'en supposez pas d'autres à l'ami de Madame votre sœur, que la persuasion intime de la vérité de la Religion qu'il vient d'embrasser.

Je m'étendrai aussi peu sur le point de controverse que sur les motifs; mais je crois devoir à l'intérêt généreux que vous prenez à la démarche que j'ai faite, de vous dire en deux mots, ce qui m'a engagé à m'occuper, pendant de longues années, de la comparaison approfondie des deux religions; comparaison qui m'a finalement déterminé à préférer la foi Catholique au Luthéranisme, avec pleine conviction.

Il n'y a pas, il n'y eut jamais de Religion, qui ne posât pour base l'existence de Dieu, la Providence, l'immortalité de l'âme, enfin une juste rémunération pour les bons et pour les méchans.

Ces grandes vérités fondamentales, dont l'évidence paraît incontestable à ceux qui les admettent, ont pourtant été mises en doute par des Philosophes de tous les temps.

Il n'y eut pendant une longue suite de siècles qu'un seul peuple auquel ces dogmes fussent familiers; peuple dont toutes les idées morales et politiques dérivaient de la grande idée dominante et toujours active d'un Dieu

tout puissant, très-saint, très-miséricordieux et rémunérateur.

Enté sur les révélations des Hébreux, le Christianisme les constata par le grand fait que celles-là avaient eu toujours en vue.

Suite et consommation de la Religion des Israélites, le Christianisme la perfectionna; ce n'est pas qu'elle n'eût été parfaite pour son temps; la même Providence fait verdir l'arbre, l'orne de fleurs et le couronne de fruits. C'est la même Religion, comme l'adulte est le même homme qui a été enfant.

Il est permis, je crois, il est juste de dire que hors de cette Religion il n'en exista jamais qui pût mériter ce nom; au moins le sens que j'attache à ce mot de Religion implique-t-il l'idée de quelque chose de positif. Ce qu'on appelle Religion naturelle consiste en conjectures plus ou moins vagues, en doutes plus ou moins respectables, selon la capacité de l'esprit ou plutôt selon la candeur du cœur.

Dès mon enfance, j'ai cru à la révélation. Ma croyance fut ébranlée pendant quelque temps, ce qui me jeta dans les recherches, et celles-ci me donnèrent une conviction

d'autant plus ferme qu'elle avait été combattue.

Né Protestant, je l'étais, et je voyais avec douleur le Protestantisme s'écrouler. Il s'écroula sans choc, en suivant sa propre pente : il se corrompit par un genre de corruption qui lui était propre. Son nom même de Protestantisme, nom parlant parce qu'il est négatif, annonce un esprit inquiet, turbulent, tendant à détruire et non pas à établir. Bientôt il tourna ses armes contre soi-même ; il se dépouilla des vérités augustes qu'il avait encore respectées, il les changea contre des doutes, et le voilà qui va finir par faire de grands pas vers l'athéisme dont Kant devint plutôt le ministre adroit qu'un chef de nouvelle secte.

La Religion Catholique inébranlable, inaltérable par sa nature ne fut ni ne pouvait être atteinte par les principes destructeurs du philosophisme : le Catholique cesse de l'être ; il sort de la communion pour peu qu'il s'écarte du moindre dogme. C'est que le système de la vraie Religion, fondé sur la vérité QUI EST UNE, ne saurait quitter son caractère d'unité : il tient de la nature de la sphère ; si vous en ôtez la moindre partie, comme elle, elle n'existe plus.

Frappé de cette idée, je fus en même temps touché de voir que les Catholiques répondent beaucoup mieux que ne font les Protestans, par la pratique, à la théorie morale des vertus que l'Evangile exige.

J'admirais un même esprit qui, depuis dix-huit siècles, inspire les mêmes idées, et qui donne en même temps le courage et la force d'y conformer sa vie. Je fus frappé et touché du grand spectacle qui de nos jours est venu s'offrir à nos yeux. Nous avons vu cette Eglise, que l'incrédule croyait être stérile par son âge, nous l'avons vue enfanter des Martyrs généreux. Le dix-huitième siècle, ce siècle énervé autant que profane, a produit ces miracles, et il les a produits dans une nation qui avait donné son caractère au siècle; dans une nation dont la morale avait été sapée par sa frivolité naturelle, par la corruption d'une cour licencieuse à l'excès, et par la fureur du fanatisme irréligieux.

Toutes les Communions chrétiennes admettent le code d'une morale aussi imposante que simple; mais ce n'est que chez le Catholique que je voyais des hommes fidèles à cette morale; je les trouvais dans tous les siècles ces hommes simples et

étonnans, humbles et héroïques, enfin des Saints.

Tandis que le Catholique nourrit sa vertu de ces grands exemples, et des motifs qui le produisent, le Protestant, qui n'a pas abandonné le Christianisme, se trouve désorienté et réduit à s'éclairer des lumières répandues dans les ouvrages des Catholiques.

J'ai l'honneur, etc.

LETTRE

A UNE DAME PROTESTANTE

SUR LA QUESTION DE SAVOIR

Si le changement de Religion n'est point contraire à l'honneur.

By Joseph Marie, count de Maistre.

La femme sainte éclaire sa maison comme le soleil éclaire le monde. Les commandemens de Dieu sont dans son cœur. Eccl. xxvi. 21. 24.

Vous exigez que je vous adresse mon opinion sur la maxime si fort à la mode: *Qu'un honnête homme ne change jamais de religion.* Vous me trouverez toujours disposé, Madame, à vous donner des preuves d'une déférence sans bornes, et je m'empresserai d'autant plus à vous obéir dans cette occasion que, si je ne me trompe infiniment, il ne reste plus entre vous et la vérité que ce vain fantôme d'honneur, qu'il est bien important de faire disparaître.

Il m'eût été bien doux de vous entretenir de vive voix; mais la Providence ne l'a point voulu. Je vous écrirai donc puisque nous sommes séparés pour très-long-temps, peut-être même pour toujours; et j'ai le ferme

espoir que cette lettre produira sur un esprit aussi bien fait que le vôtre tout l'effet que j'en attends.

La question ne saurait être plus importante, car si nul honnête homme ne doit changer de Religion, il n'y a plus de question sur la Religion. Il est inutile et même ridicule de s'informer de quel côté se trouve la vérité. Tout le monde a raison ou tout le monde a tort, comme il vous plaira. C'est une pure affaire de police dont il ne vaut pas la peine de s'occuper.

Mais pesez bien, je vous en supplie, l'alternative suivante. Pour que tout honnête homme soit obligé de conserver sa Religion telle qu'elle soit, il faut nécessairement *que toutes les Religions soient vraies*, *ou que toutes les Religions soient fausses*. Or, de ces deux propositions la première ne peut se trouver que dans la bouche d'un insensé, et la seconde dans celle d'un impie. Ainsi, je suis bien dispensé, avec une personne telle que vous, d'examiner la question dans son rapport avec l'une ou l'autre de ces deux suppositions, et je dois me restreindre à une troisième, je veux dire à celle qui admet une Religion vraie et rejette toutes les autres comme fausses.

Je le dois d'autant plus que c'est précisément de cette supposition que l'on conclut que chacun doit garder la sienne. En effet, dit-on, le Latin dit qu'il a raison, le Grec dit qu'il a raison, le Protestant dit qu'il a raison; entre eux quel sera le juge? Ma réponse serait bien simple, si c'était là l'état de la question; je dirais: C'est Dieu qui sera le juge; c'est Dieu qui examinera si l'homme ne s'est point trompé lui-même; s'il a étudié la question avec toute l'attention dont il est capable, et surtout s'il ne s'est point laissé aveugler par l'orgueil, CAR IL N'Y AURA POINT DE GRACE POUR L'ORGUEIL.

Mais ce n'est point du tout de quoi il s'agit, on change l'état de la question pour l'embrouiller. Il ne s'agit nullement de savoir ce qui arrivera d'un homme qui se croit de bonne foi dans le chemin de la verité, quoiqu'il soit réellement dans celui de l'erreur. Encore une fois, Dieu le jugera, et il est bien singulier que nous ayons tant de peur que Dieu ne sache pas rendre justice à tout le monde. Il s'agit, et il s'agit uniquement de savoir *ce que doit faire l'homme qui professe une Religion quelconque et qui voit clairement la vérité ailleurs?* Voilà la question, et il n'y a ni raison, ni bonne foi à

la changer pour en examiner une toute différente, puisque nous sommes tous d'accord qu'un homme qui change de Religion sans conviction est un lâche et même un scélérat.

Cela posé, quel téméraire osera dire que l'homme à qui la vérité devient manifeste, doit s'obstiner à la repousser? Il n'y a rien de si terrible que l'empire d'une fausse maxime une fois établie sur quelque préjugé qui nous est cher; à force de passer de bouche en bouche elle devient une sorte d'oracle qui subjugue les meilleurs esprits. De ce nombre est celle que j'examine dans ce moment; c'est l'oreiller de l'erreur qu'elle a imaginé pour reposer sa tête et dormir à l'aise.

La vérité, Madame, n'est pas, quoi qu'on en dise, si difficile à connaître. Chacun sans doute est maître de dire *non*; il ne faut que deux lèvres pour cela; mais la conscience est infaillible, et son aiguillon ne saurait être écarté ni émoussé. Que fait-on donc pour se mettre à l'aise et pour contenter à la fois la paresse qui ne veut point examiner, et l'orgueil qui ne veut point se dédire? On invente la maxime *qu'un homme d'honneur ne change point de Religion.*

Et là dessus on se tranquillise sans vouloir s'apercevoir, ce qui est cependant de la plus grande évidence, que ce bel adage est tout à la fois une absurdité et un blasphême.

Une absurdité; car que peut-on imaginer de plus extravagant, de plus contraire à la nature d'un être intelligent, que la profession de foi expresse et antérieure de repousser la vérité, si elle se présente? On enverrait à l'hôpital des fous celui qui prendrait un tel engagement dans les sciences humaines: mais quel nom donner à celui qui le prend à l'égard des vérités divines?

Un blasphême; car c'est absolument et au pied de la lettre la même chose que si l'on disait formellement à Dieu: « Je me » moque de vous; dites, révélez ce qu'il » vous plaira. Je suis né Juif, Turc, Idolâtre, etc., et je m'y tiens. Ma règle sur » ce point est le degré de longitude et de » latitude. Vous pouvez avoir ordonné le » contraire, mais peu m'importe. »

Vous riez, Madame, mais il n'y a ici ni exagération, ni rhétorique, c'est la vérité toute pure; jugez-en vous-même dans le calme de la réflexion.

En vérité il s'agit bien d'un vain point d'honneur et d'un engagement d'orgueil dans

une matière qui intéresse la conscience et le salut !

Mais je ne prétends point en demeurer là, et j'ai la prétention de vous montrer que l'honneur même, tel que nous le concevons dans le monde, ne s'oppose nullement au changement de Religion ; pour cela, remontons au principe.

Il y a aujourd'hui mille huit cent neuf ans qu'il y a *toujours* eu dans le monde une Eglise Catholique, qui a *toujours* cru ce qu'elle croit. Vos docteurs vous auront dit mille fois que nous avions innové, mais prenez garde d'abord que si nous avions réellement innové, il serait assez singulier qu'il fallût publier tant de gros livres pour le prouver (livres au reste réfutés sans réplique par nos écrivains.) Eh ! mon Dieu, Madame, pour prouver que vous avez varié vous autres, qui n'existez cependant que d'hier, il ne faut pas se donner tant de peines. Un des meilleurs livres de l'un de nos plus grands hommes contient *l'histoire de vos variations*. Les professions de foi se sont succédées chez vous comme les feuilles se succèdent sur les arbres, et aujourd'hui on se ferait lapider en Allemagne, si l'on soutenait que la confession d'Augsbourg qui

était cependant l'Evangile du XVIe siècle, oblige les consciences.

Mais allons au devant de toutes les difficultés. Partons d'une époque antérieure à tous les schismes qui divisent aujourd'hui le monde. Au commencement du Xe siècle il n'y avait qu'une foi en Europe. Considérez cette foi comme un assemblage de dogmes positifs: l'unité de Dieu, la Trinité, l'Incarnation, la Présence réelle, etc., etc., et pour mettre plus de clarté dans nos idées, supposons qu'il y ait cinquante de ces dogmes positifs. Tous les Chrétiens croyaient donc alors cinquante dogmes. L'Eglise Grecque ayant nié la Procession du St. Esprit et la suprématie du Pape, elle n'eut plus que quarante-huit points de croyance, par où vous voyez que nous croyons toujours tout ce qu'elle croit, quoiqu'elle nie deux choses que nous croyons. Vos sectes du XVIe siècle poussèrent les choses beaucoup plus loin et nièrent encore plusieurs autres dogmes; mais ceux qu'elles ont retenus nous sont communs. *Enfin la Religion Catholique croit tout ce que les sectes croient.* Ce point est incontestable.

Ces sectes quelles qu'elles soient, ne sont donc point des Religions, ce sont des

négations, c'est-à-dire *rien*, par elles-mêmes; car dès qu'elles affirment, elles sont catholiques.

Il suit de là une conséquence de la plus grande évidence : c'est que le Catholique qui passe dans une secte, apostasie véritablement, parce qu'il change de croyance et qu'il nie aujourd'hui ce qu'il croyait hier; mais que le sectaire qui passe dans l'Eglise n'abdique au contraire aucun dogme. Il ne nie rien de ce qu'il croyait. Il croit au contraire ce qu'il niait, ce qui est bien différent.

Dans toutes les sciences il est honorable de faire des découvertes et d'apprendre des vérités qu'on ignorait. Par quelle singularité la science de la Religion, la seule absolument nécessaire à l'homme, serait-elle exceptée ? Le Mahométan qui se fait Chrétien, passe d'une Religion positive dans une autre du même genre. Il peut donc en coûter à son orgueil d'abdiquer des dogmes positifs et de confesser que ce Mahomet, qu'il regardait comme un Prophète envoyé de Dieu, n'est cependant qu'un imposteur.

Il en est tout autrement de celui qui passe d'une secte chrétienne dans la Mère-Eglise. On ne lui demande pas de renoncer à aucun dogme, mais seulement d'avouer qu'ou-

tre les dogmes qu'il croit et que nous croyons tous comme lui, il en est d'autres qu'il ignorait et qui cependant se trouvent vrais.

Tout homme qui a de la raison doit sentir l'immense différence de ces deux suppositions.

Maintenant, je vous prie d'arrêter votre esprit sur la considération suivante, qui est digne de toute votre attention. Pourquoi la maxime *qu'il ne faut jamais changer de Religion* est-elle anathématisée par nous comme un blasphême extravagant ? et pourquoi cette maxime est-elle canonisée comme un oracle de l'honneur dans tous les pays séparés ? Je vous laisse le soin de répondre.

Voilà, Madame, ce que j'avais à vous dire sur cette grande question. Je n'emploie, comme vous voyez, ni grec, ni latin ; je n'invoque que le bon sens, qui parle si haut, qu'il est impossible de lui résister. Pour peu que vous y réfléchissiez, vous ne pouvez pas douter que le Catholique qui passe dans une secte est nécessairement un homme méprisable ; mais que le Chrétien, qui d'une secte quelconque repasse dans l'Eglise (s'il s'agit par conviction, cela s'entend assez), est un fort honnête homme qui remplit un devoir sacré.

Permettez-moi d'ajouter encore l'expérience à la théorie: nous avons dans notre Religion des listes (si nombreuses que nous en avons fait des livres) d'hommes éminens par leur dignité, leur rang, leurs lumières et leurs talens, qui malgré tous les préjugés de secte et d'éducation, ont rendu hommage à la vérité en rentrant dans l'Eglise. Essayez, je vous en prie, de faire une liste semblable de tous les hommes qui ont abjuré le catholicisme pour entrer dans une secte. Vous ne trouverez en général que des libertins, des mauvaises têtes, ou des hommes abjects. J'en appelle à vous-même, Madame, vous n'avez pas voulu confier vos enfans au moine défroqué qui arriva ici il y a quelque temps. Il ne s'agissait cependant que de leur apprendre la géographie et l'arithmétique, objets qui n'ont rien de commun avec la Foi. Il faut que vous le méprisiez bien profondément; mais il ne dépend pas de vous de mépriser, par exemple, le comte de Stolberg ou le prince abbé Gallitzin. Des gens qui n'ont pas votre franchise pourront les blâmer, parce qu'encore une fois on ne peut empêcher personne de dire *oui* ou *non* ; mais j'en appelle de bon cœur à leur conscience.

La route étant applanie, il ne s'agit plus que de marcher. Vous allez me demander *que faut-il faire ?* Je ne veux rien brusquer, vous savez combien je redoute les publicités inutiles ou dangereuses. Vous avez un époux, une famille et des biens. Un éclat de votre part compromettrait tout cela sans fruit ; je n'entends pas du tout presser ce point avec une rigueur théologique ; mais il y a des moyens doux qui opèrent beaucoup et sans inconvénient. En premier lieu, si vous ne pouvez encore manifester la vérité, vous êtes tenue au moins de ne jamais la contredire. Que l'usage, le respect humain ou la politique, que l'orgueil national surtout, ne vous arrachent jamais un mot contre elle. En second lieu, songez qu'une dame de votre caractère est un véritable souverain dans son cercle. Ses enfans, ses amis, ses domestiques, sont plus ou moins ses *sujets*. Agissez dans l'étendue de cet *Empire*. Faites tomber autant qu'il est en vous les préjugés malheureux qui ont tant fait de mal au monde : vos devoirs ne s'étendent pas au-delà de votre pouvoir. Pour le bien comme pour le mal, l'influence de votre sexe est immense ; et peut-être que pour ramener l'orgueil qui s'obstine, il n'y a plus d'autre argument

efficace que celui d'une épouse respectable, dont les vertus reposent sur la Foi.

Favorisez la lecture des bons livres qui vous ont amenée vous-même au point où vous êtes. Voltaire a dit: *Les livres ont tout fait.* Il n'avait que trop raison. Prenez-lui sa maxime, et tournez-là contre l'erreur.

Enfin, Madame, ceci est le principal, mettez-vous en règle avec votre conscience, c'est-à-dire avec Dieu. La bonne foi ne périt jamais. Soumettez-vous parfaitement à la vérité; tenez pour vrai tout ce qui est vrai, pour faux tout ce qui est faux; désirez de tout votre cœur que l'empire de la vérité s'étende de jour en jour, et laissez dire tous ceux qui auront la prétention de vous deviner. Quand vous serez ainsi disposée, je vous dirai comme Lusignan: Allez! le Ciel fera le reste.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Vu PASIO Rév. Arch.

Vu et permis d'imprimer.
BESSONE pour la G. Chancellerie.

DE l'IMPRIMERIE BIANCO.

INDEX.

